Jean François

Une présentation[1]…

Quoi de plus commun qu'un nom propre ? À se référer à la première définition que propose le dictionnaire *Robert,* c'est « un mot ou groupe de mots servant à désigner un individu et à le distinguer des êtres de la même espèce. » Quand on entre sérieusement dans les questions, cela devient moins simple !

Je vais tenter de faire une *présentation*, une paraphrase, et un commentaire du livre de Dimitri Kijek, *Défaire le nom*, sous-titré *Passe, nomination, nom propre*[2]. C'est un livre difficile, rigoureux, complexe, qui déploie comment Jacques Lacan, dans le parcours de son séminaire, progresse dans l'élaboration d'une logique du nom propre. Ce livre ouvre sur des questions de fond sur le nom propre en fin de cure et sur la nomination dans la passe.

Pour commencer je reprendrai cette très belle citation de Jacques Derrida que l'auteur place en exergue de son travail :

> Ils nomment Dieu, parlent de lui, le parlent, lui parlent,
> le laissent parler en eux, se laissent parler par lui, (se) font référence
> à cela même que le nom suppose nommer au-delà de lui-même,
> le nommable au-delà du nom, le nommable innommable.
> Comme s'il fallait à la fois sauver le nom et tout sauver fors le nom,
> Sauf le nom, comme s'il fallait perdre le nom pour sauver
> ce qui porte le nom, ou ce vers quoi l'on se porte au travers du nom.
> Mais perdre le nom ce n'est pas s'en prendre à lui, le détruire
> ou le blesser. Au contraire, c'est tout simplement le respecter :
>
> comme nom[3].

Kijek entame son propos sur la question de la formation du psychanalyste, avec les incidences sur les institutions analytiques de l'intervention croissante de l'État, question que reprend Anne-Marie Braud

---

[1] Intervention à la séance publique du Collège de la passe à l'IPT de Paris le 7 décembre 2013.

[2] D. Kijek, *Défaire le nom*. *Passe, nomination, nom propre*, Épel, coll. essais, Paris, mai 2013.

[3] J. Derrida, *Sauf le nom,* Paris, Galilée, 1993, p. 61.

dans son intervention[4]. Pour lui, la formation du psychanalyste occulte la distinction de deux termes hétérogènes : *psychanalyste*, qui signifie habilité par l'institution, et *AE*, qui est ce qui se nomme à la fin d'une analyse personnelle.

AE est la trace d'un processus qui n'a pas de référence au sens sémiotique, c'est-à-dire qui ne fait ni signe ni sens. Seule l'analyse personnelle débarrassée de tout critère normatif peut conduire à adopter ou non, dans l'après-coup, la position de psychanalyste. Et pourtant AE reste potentiellement un titre décerné et quelquefois célébré par l'institution. Il y a des lieux où l'on parle de procédure d'habilitation de l'AE, où il y a des journées des AE, des enseignements des AE… et même des publications avec des photos des AE !

> La formation du psychanalyste n'est vraiment rien d'autre que, par une expérience privilégiée, de permettre que vienne au monde, si je puis dire, des sujets pour qui cette division du sujet ne soit pas seulement quelque chose qu'ils savent, mais quelque chose en quoi ils pensent. Il s'agit que viennent au monde quelques-uns qui sauraient découvrir ce qu'ils expérimentent dans l'expérience analytique, à partir de cette position maintenue que jamais ils ne soient en état de méconnaître qu'au moment de savoir, comme analystes, ils sont dans une position divisée. […] C'est en tant que sujet divisé que l'analyste est appelé à répondre à la demande de celui qui entre avec lui dans une expérience de sujet[5].

Comment soutenir une approche de la nomination par la passe qui ne fasse pas signe ? Comment se garantir d'une substantialisation du sujet ? Alors que le signifiant AE tend invariablement à se transformer en *déictique*, c'est-à-dire en expression qui montre, qui désigne. Est-ce que quand je dis l'AE, je ne « suppose pas d'emblée la désignation d'un objet concret dont on serait à même de décliner les qualités[6] » ? Kijek ne dit pas l'AE ; il dit et écrit : AE[7].

Deux exemples de cette tendance. Le premier : il nous arrive de parler, dans d'autres réunions, de « la fonction institutionnelle donnée — ou pas, d'ailleurs — à l'AE, aux AE ». Le second : certains, dans d'autres lieux, questionnent : « ce qu'on nomme AE chez quelqu'un, est-ce le lui-

---

[4] A.-M. Braud, « Dé-passe, une expérience… », *Carnets* de l'EpSF n° 93, pp. 17-25.

[5] J. Lacan, *L'Objet de la psychanalyse*, séance du 11 mai 1966, séminaire inédit, version A.F.I., cité par D. Kijek p. 14.

[6] D. Kijek, *Défaire le nom*. *Passe*, *nomination*, *nom propre*, *op*. *cit*., p. 56.

[7] Cela pourrait évoquer le terme de J. Lacan « fonction AE – Analyste de l'École », terme utilisé une seule fois par lui dans l'annuaire 1971 de l'*E.F.P*. (et repris dans les autres annuaires).

même[8] ? » Quel est ce « on » qui nommerait ? Nomme-t-on chez quelqu'un ?! Quel est ce « lui-même » ?

Dimitri Kijek nous propose deux hypothèses :

- considérer la passe comme le dispositif qui désigne un nom propre ;

- la nomination AE serait pour une part indication d'une évolution du rapport de l'analysant à son nom propre ainsi qu'à celui de son analyste.

Il part donc du nom propre, habituellement considéré comme indiquant une *référence*, et annonce deux parties :

- une première consacrée à la *nature du nom propre* ;

- une deuxième consacrée à la *fonction du nom propre pour le sujet*.

Ce vers quoi nous mène Dimitri Kijek, c'est : *quel rapport entre nom propre, objet a, et* $S(A)$?

Quelques mots sur la méthode

Il y a différentes approches de la nomination, du nom propre :

- une approche historique, sociologique, anthropologique[9].

Pour Kijek,

> Les psychanalystes partagent encore trop souvent l'idée que le nom serait « une représentation du Père mythique et l'instance logique d'un Tiers fondateur » (Pierre Legendre) […] Nous verrons pourtant que la fonction du système patronymique pour le sujet lacanien se différencie notamment d'une fonction symbolique paternelle qui n'a nullement besoin d'un nom pour interdire l'inceste et orienter le désir[10].

Et :

> L'établissement du système patronymique, qui s'opère entre le onzième siècle et l'âge classique, n'a pas correspondu à une émergence de la fonction paternelle [mais] correspond à une forme particulière de la transmission de certains biens (les fiefs) dans une classe sociale particulière […]. […] la loi royale d'abord, puis républicaine […] s'est

[8] Email à en tête de *L'a-troisième* le 17 octobre 2013. Ce « lui-même » fait évidemment référence à l'aphorisme « L'analyste ne s'autorise que de lui-même… » ; il n'est pas précisé si sont… ou pas… pris en compte les « quelques autres » aussi.

[9] On peut lire à ce sujet, entre autres, N. Lapierre, *Changer de nom*, Paris, Stock, 1995.

[10] D. Kijek, *Défaire le nom. Passe, nomination, nom propre*, *op. cit.*, pp. 24-25.

> chargée — et se charge toujours — d'imposer […] une féodalisation de la filiation[11] […].

- une approche avec la clinique.
- une approche avec le nœud borroméen.
- et puis deux approches — les seules décrites ici — où le nom propre est pris pour objet d'analyse, avec la linguistique et avec la logique formelle.

Saussure le premier et les linguistes en général se désintéressent de la question de la *référence* et donc du nom propre. Ce qui conduit Lacan à revisiter les travaux des logiciens. La logique dite formelle vise à produire *une langue formelle* avec ses règles qui portent non plus sur des objets mathématiques mais sur des propositions, et à décrire leur valeur de vérité. Les travaux sur le nom propre distinguent classiquement :

- les théories *descriptives* de la référence pour lesquelles un nom propre n'a de référence que sous une description, sous des qualités. On y classe en général B. Russell et G. Frege.
- Les théories de *la référence directe* pour lesquelles un nom propre désigne un objet sans description ou sans qualité. On y classe aussi B. Russell, J. S. Mill, A. Gardiner.

La lecture de Kijek montre que ce n'est jamais aussi tranché et toujours beaucoup plus complexe. Comment Lacan s'y prend-il ? Il s'appuie successivement sur l'un puis sur un autre puis sur un autre, essayant de montrer progressivement ce que le nom propre n'est pas pour avancer vers ce qu'il pourrait être.

Première partie
De Russell à Gardiner : vers le nom propre comme signifiant

B. Russell distingue le nom propre, qui ne peut être que substantif sujet (nom propre grammatical ou nom propre logique), du nom en général : seul le nom général peut occuper dans une proposition la place du sujet ou du prédicat. Pour Russell, le nom propre est un symbole authentique, complet, qui a pour fonction de désigner une chose particulière, sans la décrire, ce qu'on appelle un déictique. Le nom propre devient ainsi un rapport indéfectible du référent au symbolique, sans médiation du sens.

[11] M. Tort, *Le Nom du père incertain, la question de la transmission du nom et la psychanalyse*, Paris, Ministère de la Justice, 1983, cité par D. Kijek, p. 25.

Dans le séminaire *L'identification*, Lacan s'appuie d'abord sur Russell pour ensuite rompre radicalement avec la position russellienne de la référence directe du nom propre.

> Il y a deux manières d'aborder les choses ; les décrire par leurs qualités, leurs repérages, leurs coordonnées au point de vue du mathématicien, si je veux les désigner comme telles. Ce point par exemple, mettons que je puisse vous dire, il est à droite du tableau, à peu près à telle hauteur, il est blanc, et ceci cela ; ça, c'est une description, nous dit M. Russell. Ce sont les manières qu'il y a de le désigner, hors de toute description, comme particulier, c'est ça que je vais appeler nom propre. Le premier nom propre pour M. Russell, j'y ai déjà fait allusion, à mes séminaires précédents, c'est le *this,* celui-ci, *this is the question*. Voilà le démonstratif passé au rang de nom propre. Ce n'est pas moins paradoxal que M. Russell envisage froidement la possibilité d'appeler ce même point John. Il faut reconnaître que nous avons tout de même là le signe que peut-être il y a quelque chose qui dépasse l'expérience, car le fait est qu'il est rare qu'on appelle John un point géométrique. Néanmoins, Russell n'a jamais reculé devant les expressions les plus extrêmes de sa pensée. C'est tout de même ici que le linguiste s'alarme. S'alarme d'autant plus qu'entre ces deux extrémités de la définition russellienne *word for particular,* il y a cette conséquence tout à fait paradoxale que, logique avec lui-même, Russell nous dit que Socrate n'a aucun droit à être considéré par nous comme un nom propre, étant donné que depuis longtemps *Socrate n'est plus un particulier*[12].

Lacan s'appuie ensuite sur ce que Kijek nomme la pragmatique de Gardiner et l'empirisme de J. S. Mill ; ces deux auteurs permettent à Lacan d'abord d'exposer ses vues, puis de marquer ses divergences concernant la fonction discriminative du nom propre et sa sonorité. Pour souligner le double caractère d'identification d'une marque et d'inscription d'un caractère distinctif, Lacan reprend l'apologue de la fée Morgiana[13], discuté entre Mill et Gardiner. Pour préserver ses protégés d'un fléau auquel ils sont promis par une marque de craie portée sur la porte de leur maison, faut-il porter la même marque sur toutes les portes, ou ne vaut-il pas mieux marquer les autres maisons d'un signe de craie différent du premier ? Question qu'évoque Dominique Noël[14].

Et Lacan de poursuivre sur l'usage du nom propre :

---

[12] J. Lacan, *L'identification,* séance du 20 décembre 1961, séminaire inédit, cité par D. Kijek, pp. 44-45.
[13] *Ibidem*, cité par Kijek, p. 61.
[14] D. Noël, « Sans titre », *Carnets* de l'EpSF, n° 93, pp. 29-33.

> […] Gardiner, non sans fondement, remarque que ça n'est pas tellement d'absence de sens dont il s'agit dans l'usage du nom propre, car aussi bien, tout dit le contraire. […] Même M. Durand ça a un sens. M. Smith veut dire forgeron, et il est bien clair que ce n'est pas parce que M. Forgeron serait forgeron par hasard que son nom serait moins un nom propre. Ce qui fait l'usage de nom propre, nous dit M. Gardiner, c'est que l'accent, dans son emploi, est mis non pas sur le sens, mais sur le son en tant que distinctif[15].

Puis à nouveau rupture de Lacan avec Gardiner :

> La revendication du linguiste […] échoue sur quoi ? Précisément à articuler quelque chose qui est peut-être bien la fonction du sujet, mais du sujet défini tout autrement que par quoi que soit de l'ordre du psychologique concret, du sujet pour autant que nous pourrions, que nous devons, que nous ferons de le définir à proprement parler dans sa référence au signifiant. Il y a un sujet qui ne se confond pas avec le signifiant comme tel, mais qui se déploie dans cette référence au signifiant, avec des traits, des caractères parfaitement articulables et formalisables[16].

Pour Gardiner le nom propre donne son unité à un sujet psychologique, c'est un signe. Pour Lacan, au contraire, le nom propre ne peut être qu'un signifiant car il désigne le sujet lui-même défini comme ce qui est représenté par un signifiant pour un autre signifiant. Le nom propre ne se traduit pas. Il a un lien de structure avec le trait unaire. Reste cette question : si le nom propre est bien un signifiant, il n'est pas un signifiant quelconque, il ne représente pas le sujet pour un autre signifiant.

Je passe sur la référence que fait l'auteur à des travaux de phonologie générative multilinéaire pour tenter de démontrer que ce serait bien l'ossature phonologique du nom propre qui résiste à la transformation dans une autre langue ; il remarque ainsi par l'analyse de la structure syllabique, consonantique et vocalique, en prenant l'exemple de *Signorelli*/*Botticelli,* que la substitution métaphorique est facilitée par l'analogie de la structure syllabique[17].

Deuxième partie
La fonction du nom propre dans son rapport au sujet

Avec la question de la fonction du nom propre dans son rapport au sujet, Lacan, à partir de 1971, aborde le nom propre sous un jour nouveau.

---

[15] *Ibidem*, cité par Kijek, p. 62.
[16] *Ibidem*, cité par Kijek, p. 67.
[17] D. Kijek, *Défaire le nom*. *Passe, nomination, nom propre*, *op*. *cit*., pp. 71 à 77.

Il s'appuie sur Frege et son ouvrage *Sinn und Bedeutung*, *Sens et dénotation*[18]. Frege pose la question de l'égalité, par exemple a = b, et se demande : « Est-ce une relation ? Une relation entre des objets ? ou entre des noms ? ou entre des signes d'objets[19] ? » Autre apport de Frege, la distinction fonction/objet : « Un objet est tout ce qui n'est pas fonction, c'est ce dont l'expérience ne comporte aucune place vide[20]. »

Pour faire entendre cette distinction fondamentale de *Sinn* (sens) et de *Bedeutung* (dénotation, référence), voici ce qu'en dit Lacan :

> […] est-ce la même chose que de dire *Vénus* ou de l'appeler de deux façons, comme elle fut longtemps désignée *l'étoile du soir* et *l'étoile du matin* ? Est-ce la même chose de dire *Sir Walter Scott* et de dire *l'auteur de* Waverley ? […] C'est à l'examen de cette distinction que Frege s'aperçoit qu'il n'est pas possible en tous les cas de remplacer *Sir Walter Scott* par *l'auteur de* Waverley. C'est en cela qu'il distingue ceci que *l'auteur de* Waverley véhicule un sens, un *Sinn,* et que *Sir Walter Scott* désigne une *Bedeutung*[21].

Lacan va accentuer « l'évanescence » de cette *Bedeutung*. Il énonce en 1958 : *Die Bedeutung des Phallus* est un pléonasme. Il n'y a pas d'autre *Beduntung* que le phallus. Il n'y a donc pas pour Lacan de référence, de dénotation, de *Beduntung* pour le nom propre. Le nom propre est un signifiant, mais il ne représente pas le sujet pour un autre signifiant, il vient masquer le trou constitué par le signifiant absent au champ de l'Autre.

> Pour nous, nous partirons de ce que le sigle S(Ⱥ) articule, d'être d'abord un signifiant. Notre définition du signifiant (il n'y en a pas d'autre) est : un signifiant, c'est ce qui représente le sujet pour un autre signifiant. Ce signifiant sera donc le signifiant pour quoi tous les autres signifiants représentent le sujet : c'est dire que faute de ce signifiant, tous les autres ne représenteraient rien. Puisque rien n'est représenté que pour. Or la batterie des signifiants, en tant qu'elle est, étant par là même complète, ce signifiant ne peut être qu'un trait qui se trace de son cercle sans pouvoir y être compté. Symbolisable par l'inhérence d'un (-1) à l'ensemble des signifiants. *Il est comme tel imprononçable, mais non*

[18] G. Frege, « Über Sinn und Bedeutung » [1892], trad. fr. C. Imbert « Sens et dénotation », *Écrits logiques et philosophiques,* Paris, Seuil, 1971.
[19] G. Frege cité par D. Kijek, p. 80.
[20] *Ibidem*, p. 81.
[21] J. Lacan, *D'un discours qui ne serait pas du semblant,* séance du 16 juin 1971, version AFI, cité par Kijek, pp. 84-85.

> *pas son opération, car elle est ce qui se produit chaque fois qu'un nom propre est prononcé. Son énoncé s'égale à sa signification*[22].

J'insiste sur : « chaque fois qu'un nom propre est prononcé »… Je passe sur la fonction du nom propre comme trait unaire qui est exemplifiée dans la signature.

Dimitri Kijek conclut sur un lien particulier entre nom propre et image spéculaire : à la question « Qui es-tu ? » répondrait donc le nom propre non pas seulement comme identification distinctive (trait unaire) mais aussi comme identité imaginaire investie de libido[23].

Avant de dire quelques mots sur nom propre et objet *a* et de conclure, je ne fais que citer brièvement un linguiste auquel se réfère Kijek, Georges Kleiber, qui a élaboré un nouveau concept, celui de *prédicat de dénomination,* qui saisit mais aussi différencie le point commun entre nom propre et nom commun ; Sylvain Gross nous en parle dans son intervention[24].

> Appliqué au dispositif de la passe, nous dirions qu'une école de psychanalyse a à sa disposition de manière latente, ou en puissance, la possibilité de nommer « AE » abréviation du prédicat de dénomination : *être appelé AE*. Cela situe le bord où tend à se trouver « AE », entre signe et signifiant, en lui prêtant donc un signe qui signifie mais avec comme seule signification de nommer. Ce n'est que par le contenu de l'énoncé du passeur qu'un jury viendra éventuellement lier « AE » au référent initial dans le contexte d'une énonciation, qui n'est pas l'individu, mais, comme nous le verrons, le signifiant mis en circulation par la passe[25].

Le processus analytique partirait ainsi « de l'image et du contenu du nom propre pour progresser vers le prédicat de dénomination puis le signifiant[26] ».

Kijek décrit trois temps dans la cure.

- Un premier temps : *« Je suis nom propre »,* temps d'une double méprise où le sujet d'une part croit être le *je* qui parle, et d'autre part, se prend pour son nom propre. Ce faisant dit Lacan, il élide quelque chose qui

---

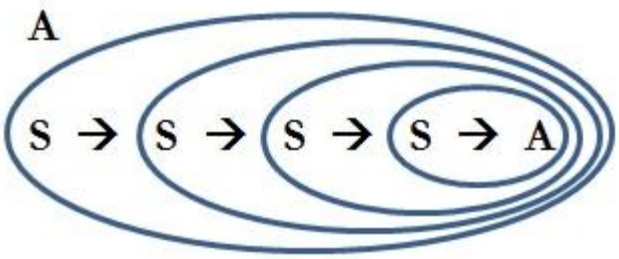
[22] J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, Paris, Seuil, p. 819, cité par Kijek, pp. 94- 95.
[23] D. Kijek, *Défaire le nom, Passe, nomination, nom propre*, *op. cit.*, p. 100.
[24] S. Gross, « Son nom AE dans le désert des noms propres », *Carnets* de l'EpSF, n° 93, pp. 35-40.
[25] D. Kijek, *Défaire le nom, Passe, nomination, nom propre*, *op. cit.*, p. 116.
[26] *Ibidem*, p. 117.

est proprement ce qu'il ne peut pas savoir, à savoir, *le nom propre de ce qu'il est en tant que sujet de l'énonciation.*

- Un deuxième temps : « *Être appelé nom propre* », ce qu'il désigne, reprenant le concept de G. Kleiber, *prédicat de dénomination*.

- Troisième temps : passage au signifiant substituable. Le nom propre n'est plus qu'un arrangement phonique et graphique ; il n'est pas doté lui-même du sens « *Être appelé nom propre* », ce qui fait apparaître le trou du sujet, l'innommable.

Cette mise en abîme du signifié relève de cette insaisissabilité du grand Autre comme tel — identique à l'objet *a* — qu'élabore Lacan dans le séminaire *D'un Autre à l'autre.* « A » désignant à la fois l'ensemble des signifiants et la relation signifiante d'un signifiant à un autre signifiant, A = S → A, l'écriture de cette relation signifiante devient :
S → (S → (S → A)… [27]



> […] cette structure […] n'est rien d'autre que l'objet *a*, pour autant que l'objet *a* est le trou qui se désigne au niveau de l'Autre comme tel quand il est mis en question dans sa relation au sujet[28].

Et

> Chaque fois que nous parlons de quelque chose qui s'appelle le sujet, nous en faisons un Un. Or ce qu'il s'agit de concevoir, c'est justement ceci, c'est que le nom du sujet manque l'Un pour le désigner. Qu'est-ce qui le remplace ? Qu'est-ce qui vient faire fonction de cet Un ? Assurément plusieurs choses […] très différentes : l'objet *a* d'un côté par exemple, le nom propre de l'autre remplissent la même fonction[29].

Kijek en conclut que nom propre et objet *a* suppléent tous deux à la défaillance du sujet en tant qu'être, l'un comme masque, l'autre comme

---

[27] D. Kijek, *Défaire le nom*. *Passe nomination nom propre*, *op*. *cit*. p. 122.
[28] J. Lacan, Le Séminaire, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre,* Paris, Seuil, 2006, pp. 58-59, cité par Kijek p. 123.
[29] J. Lacan, *L'objet de la psychanalyse*, séance du 15 décembre 1965, *op*. *cit*., cité par Kijek, p. 123.

objet. Son hypothèse est que AE — et non pas l'AE — AE, sans article, est la manifestation, la trace d'une mutation de l'analysant dans son rapport au nom propre. AE devient *la trace de* $S(\not A)$, via la déconstruction du nom propre, c'est-à-dire que le nom propre devient un signifiant quelconque ; il n'assure plus la fonction de suture du sujet. Ainsi, à la fin de la version orale de la Proposition d'octobre 67, Lacan propose d'appliquer le fonctionnement de l'École au graphe, et donc d'y substituer AE à $S(\not A)$.

Trois registres de questions, très larges, pour terminer :

- la logique que pousse Kijek l'amène d'une certaine manière à identifier AE à fin d'analyse ce qui remet largement en question notre classique distinction fin d'analyse, passe…

- sur AE et nom propre : AE est-il un nom propre ? — assurément non, c'est un reste : deux petites lettres — désigne-t-il un nom propre ? Vient-il, s'accolant au nom propre, marquer la conversion du rapport du sujet à son nom propre ? Quel rapport du passant-passé nommé à son nom propre ? Laurence Brisbarre[30] et Dominique Noël abordent ces questions.

- lisant, travaillant, relisant Kijek, j'en suis venu à cette pensée que la seule question qui peut révéler des divergences de position, l'enjeu toujours à débattre, l'élaboration à remettre en chantier et à poursuivre concernant la passe, c'est la nomination.

Je conclus comme j'avais commencé, et comme Dimitri Kijek, c'est-à-dire en citant Jacques Derrida, mais cette fois j'y ajoute une note personnelle : dans cette citation j'ai substitué *AE* à *le nom* :

> AE est ce qui s'efface devant ce qu'il nomme, et alors *il faut AE* voudrait dire que AE fait défaut, il faut AE qui fasse défaut. *Arrivant alors à s'effacer il sera sauf lui-même*[31].

[30] L. Brisbarre, « Reprise », *Carnets* de l'EpSF, n° 93, pp. 27-28.
[31] J. Derrida, *Sauf le nom, op. cit.*, p. 80, cité par Kijek, p. 131.